

IDA BRANDT



HERMAN BANG

# IDA BRANDT

roman

Traduit du danois par  
ELENA BALZAMO

Préface de  
JENS CHRISTIAN GRØNDAHL

PHÉBUS

LE TEXTE ORIGINAL A ÉTÉ GRACIEUSEMENT FOURNI  
PAR LA SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE DANOISES  
(Det Danske Sprog-og Litteraturselskab).

IL EST PARU DANS L'OUVRAGE  
*Herman Bang. Romaner og noveller 1-10*, TOME 3,  
PUBLIÉ PAR PEOPLE'S PRESS, COPENHAGUE, 2008.

LE PRÉSENT OUVRAGE A ÉTÉ TRADUIT AVEC LA COLLABORATION DU  
DANISH ARTS COUNCIL



Titre original :  
*Ludvigsbakke*

Pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2013

I.S.B.N. : 978-2-7529-0753-0

## LE HÊTRE

*Respecter la nature de l'homme sans la vouloir  
plus palpable qu'elle ne l'est.*

ROBERT BRESSON

Herman Bang repose au cimetière Vestre Kirkegård de Copenhague, situé entre une prison qui porte le même nom et la brasserie Carlsberg, dans cette zone transitoire – indifférente et diffuse – entre centre-ville et banlieue. Jamais il n'aurait imaginé qu'il serait enterré à cet endroit – pas plus qu'il n'aurait cru qu'il finirait ses jours à Ogden, dans l'État de l'Utah. Ce cosmopolite âgé de cinquante-quatre ans succomba à un malaise dans un train parti de Chicago, en pleine tournée de conférences (de New York jusqu'au Japon). Il aurait préféré être enseveli dans le nord du Jutland, dans le parc de la propriété de son éditeur, où il lui avait souvent rendu visite. Conformément à ses vœux, sa tombe n'a pas de dalle funéraire. Autrefois, il y avait des saules pleureurs et des rosiers blancs ; actuellement s'y dresse un hêtre qui, au cours du siècle écoulé, est devenu grand et beau.

Le hêtre tout comme le compartiment de train sont d'une certaine façon représentatifs, sinon de l'homme lui-même, du moins de son œuvre. On retrouve le côté anonyme de sa mort partout dans ses livres, peuplés de personnages discrets, périphériques, souvent des femmes : des êtres obscurs, dont la banalité se mue en drames existentiels, ceux de chagrins muets, de désirs jamais assouvis. Lui-même n'était ni anonyme ni sans défense, loin de là, même si en tant qu'homosexuel il vécut dans la crainte perpétuelle de l'ostracisme social. Néanmoins,

à ses yeux, sa mission consistait à « exprimer par les mots la douleur de ceux qui ne se plaignent jamais ».

Dès le début, il avait l'intention de dédier *Ida Brandt* aux infirmières de l'hôpital communal où il avait lui-même séjourné. Dans la préface, rédigée à Paris, il décrit deux infirmières de garde qui passent la nuit assises devant une table en bois, telles qu'il les avait observées depuis sa chambre de malade. De temps à autre, elles lèvent la tête de leur ouvrage pour fixer en silence la flamme de la lampe « avec des yeux dont le regard porte au loin, au-delà du présent, vers les régions ô combien lointaines de souvenirs ignorés ». Il songe au flot de malades qui, grâce aux soins prodigués par ces femmes, retrouvent la santé et se dépêchent d'oublier les mains qui les ont soignés et soutenus – c'est pourquoi, en signe de gratitude, il adresse son livre « là où celui-ci avait germé ».

Dans son imagination empathique, les infirmières anonymes s'incarnent en Ida Brandt. Qui n'est pas non plus un être sans défense, ni une victime. Le roman dont elle est la protagoniste se déroule dans un contexte historique précis : l'époque où les femmes commencent à accéder à une certaine – parfois même considérable – indépendance, aussi bien au sein de la famille que sur le plan économique et social. Ce sont désormais elles qui prennent l'initiative. L'homme qu'Ida aime si désespérément est en tout cas un fantoche, un opportuniste passif et lâche derrière sa façade joviale. Comment cette femme arrive à aimer un être pareil reste l'un des mystères du livre. La réponse serait à chercher dans ses « souvenirs ignorés », qui nous sont révélés au cours d'un long flash-back, dans le royaume de son enfance, ce paradis dont, après avoir perdu un père tendrement aimé, elle est chassée avec sa mère, une femme dure et taciturne.

Quoi qu'il en soit, même s'il y a un côté exposé, fragile, chez le personnage d'Ida, par ailleurs entreprenante et financièrement indépendante, il est imputable moins à son statut social qu'aux changements culturels qui ont marqué son époque et celle d'Herman Bang. Aucun auteur danois n'a enregistré avec autant d'acuité les modifications des conditions où se trouve

un individu isolé en quête de repères existentiels, d'un lien pérenne avec son entourage, d'un dialogue avec ses semblables. Des endroits comme le cimetière Vestre Kirkegård, les couloirs de l'hôpital communal, le compartiment du train reliant Chicago à San Francisco deviennent des métaphores topographiques de l'incertitude des grandes villes, du sentiment de n'être qu'un simple corps, fortuit, perdu au milieu de la foule.

Parmi les aperçus de l'époque et de son atmosphère, les scènes de la vie quotidienne à Copenhague, à mi-chemin entre fascination et angoisse, sont particulièrement réussies. C'est l'aliénation propre à la capitale danoise, ville foisonnant de possibilités et d'aventures, mais qui génère une secrète mélancolie lorsque les flocons de neige se mélangent aux myriades des lumières scintillantes. Ida aime et se fait trahir au seuil de l'époque moderne, la nôtre, et même s'il se peut qu'au cours du siècle révolu nous soyons devenus plus cyniques, nous ne sommes pas pour autant moins vulnérables, depuis que la rigide hiérarchie sociale a cédé la place au pouvoir de l'argent. Notre société est au fond encore plus implacable que l'ancienne, et si pendant un court instant Ida pense pouvoir s'y faire une place, elle se rend vite compte qu'elle se fera évincer au profit d'une personne plus accommodante.

Herman Bang affirme vouloir « exprimer par les mots la douleur de ceux qui ne se plaignent jamais » ; mais en réalité, désillusionné comme il l'est, il fait quelque chose d'autre. Son livre n'est pas une évocation élégiaque de l'amour d'Ida ou du monde ancien, celui de l'enfance, dans lequel on ne peut plus retourner. Par sa forme, le roman appartient à la modernité, et c'est pourquoi ses personnages possèdent une telle présence tout en gardant leur mystère : Ida, avec son courage et son innocence poignante, son amant, avec sa médiocrité, mais aussi les personnages secondaires, avec leur singulière oscillation entre la banalité et le mutisme empreint d'angoisse.

En tant que narrateur, Bang, presque complètement effacé, n'est qu'une ombre au seuil de la conscience de ses personnages. Leur vie intérieure est présentée comme une mosaïque minutieusement composée de réactions quotidiennes. D'une

impartialité inébranlable, l'auteur relate, avec d'infinis détails, leurs menues occupations au fil des jours ; les répliques d'une parfaite authenticité sont captées par une oreille attentive à tout ce qui est muet, car relevant des régions du cœur. Les scènes de genre, qui se déroulent conformément au rituel social en vigueur, laissent entrevoir le gouffre entre les règles de l'étiquette et l'âme qui avance à tâtons, privée de parole, sans masque. Avec sa méthode « cinématographique », fondée sur les gestes, les regards, les changements d'éclairage au fil des heures, les plans panoramiques de l'espace urbain ou des intérieurs, Bang nous fait comprendre que nous aurions pu nous retrouver à la place de ses personnages. Oui, nous sommes interchangeables, ce qui fait de nous des lecteurs d'autant plus réceptifs à l'égard de la sensibilité qui est la leur.

Dans la littérature danoise, Herman Bang, avec sa nonchalance caractéristique, est une figure tutélaire du roman moderne. Cent ans après sa disparition, sa prose tempérée, ironique et délicate est bien plus vivante qu'une bonne partie du modernisme déclamatoire qui, entre-temps, s'est imposé dans le domaine de la culture – au nom de sa destruction. Bang n'était pas dépourvu d'amour-propre, mais il répugnait à se mettre en avant à tout prix, lui-même et son ego artistique. Il ne cherchait pas non plus à faire montre du pathos propre aux grands écrivains, qui sont grands essentiellement parce qu'ils ont décidé de l'être.

Il dévoile les arcanes de l'énigmatique âme humaine, sans prétendre connaître le fin mot de l'énigme. La vie, telle qu'elle *est*. La vie, telle qu'elle *était* pour ceux qui doivent continuer à vivre avec le souvenir du passé. Son héritage littéraire et humain ne se prêterait guère à être fixé à l'aide d'un ciseau et d'un marteau sur une surface granitique. Un hêtre – à la fois anonyme et plein de vie – lui convient beaucoup mieux.



*Mais j'ai parfois l'impression que c'est quelqu'un d'autre  
qui fait l'addition finale.*







Le garçon de salle était venu chercher les trois malades réquisitionnés à la cave à provisions. Il se dirigea vers le patient n° 2, l'homme à la ceinture, qui déambulait le long du mur abritant le poêle, et lui lança à pleins poumons :

– On y va !

– Oui – le malade s'arrêta et dévisagea le garçon de salle. Oui, répéta-t-il, en secouant la tête et en se mettant à tourner en rond, tel un chien qui cherche un endroit pour se coucher.

Il le faisait toujours, avant d'entreprendre la moindre action.

Il finit par revêtir une blouse et partit avec les deux autres. On entendit le tintement du trousseau de clés : le garçon de salle fermait, l'une après l'autre, les portes du service, d'abord au rez-de-chaussée, puis en bas.

Mlle Brandt rangea les tasses qui venaient d'être lavées sur la table de la cuisine, puis alla «jeter un œil» dans la Grande Salle. Deux vieillards y dormaient d'un sommeil profond.

Dans la salle A, tout était calme, également.

Mlle Brandt monta sur une chaise pour atteindre la fenêtre, poussa les plantes et s'assit sur le rebord.

– C'est une toquée, cette Brandt, commenta Mlle Brun du service des femmes. Cette façon de se percher là-haut, on dirait une poule.

Ida Brandt se cala, la tête appuyée contre le mur. Le premier

jour de garde, elle se sentait toujours fatiguée en fin d'après-midi. Dehors, l'eau reposait calme et, là où le soleil se couchait, le ciel n'était qu'un grand embrasement.

Elle sortit une lettre. Longtemps, elle resta ainsi, la lettre à la main, le regard perdu dans le lointain, tandis qu'à l'horizon le reflet rougeoyant s'estompait, devenant de plus en plus pâle. Enfin, elle se mit à lire.

Horsens, le 1<sup>er</sup> octobre.

Ma petite chérie,

Tu recevras cette lettre avec un retard de cinq jours. J'en suis bien consciente. Mais toi, tu n'as pas la charge de cinq affreux chenapans, dont deux, la semaine dernière, ont démolé le pied de mon bureau. Ils jouaient « seulement » aux naufragés – pendant qu'on faisait le ménage. À présent, le pied est réparé, et ce matin on a fini d'accrocher les rideaux d'hiver, de sorte que je suis enfin en mesure de t'adresser mes vœux : Dieu te bénisse, ma chérie ! Et comme tu t'en doutes, tous les habitants de la Villa se joignent à moi.

Est-ce vraiment le cap des vingt-huit ans que tu viens de franchir ? Que les années filent. Je passe parfois par Nørregade, et j'ai toujours l'impression que c'était hier que je t'y voyais assise près de la fenêtre au miroir-espion, recroquevillée sur la grande chaise en acajou, les yeux écarquillés, pleins de gentillesse. Tout en toi respirait la gentillesse : les yeux, les cheveux, soigneusement coiffés, et le reste. Nous autres, élèves de Mlle Jørgensen, nous arrivions en courant, dépenaillées, les cartables de travers, nous nous bousculions sous les porches, ce qui ne laissait intact aucun pli de nos tenues.

Tu sortais sur le perron et te figeais près de la rampe, comme si tu avais peur de tomber par-dessus bord. Peu après ta mère te lançait un « Idaaaa ! », et aussitôt tu rentrais, avec tes tresses impeccables – petite, tu avais l'air d'une vieille fille, Ida –, et ta mère refermait la porte.

Nous repartions en trotinant. Il y avait quelque chose d'intimidant chez ta mère.

Devant chez nous, je m'arrêtais pour reprendre mon souffle. Je savais que maman m'observait dans l'espion : « Ah, te voilà ! » J'essayais de me faufiler dans l'entrée. « Fais voir ! » J'étais obligée de me retourner.

– Olivia, ôte donc tes doigts de la bouche. Hum. C'est la dernière fois que tu portes le col de fourrure, sache-le !

J'étais navrée. Il y avait toujours quelque chose qui clochait dans ma tenue. Je ne sais pourquoi, Régine et moi, on était en permanence toutes chiffonnées.

– Bon, tu peux t'en aller.

Je jetais mon cartable près de la porte.

– Ah, si cette enfant pouvait apprendre à se tenir ! – je m'étais attendue à cette remarque lancée depuis l'estrade devant la fenêtre. Et je vois qu'il manque une anse à ton cartable ! Allez, va-t'en !

J'avais déjà disparu.

– Mais demande d'abord à Karin – ses paroles me rattrapaient –, si elle aurait la gentillesse de te donner un coup de peigne. Tu as l'air d'un épouvantail.

Les cheveux, c'était le pire. L'opération se terminait immanquablement de la même façon : maman s'emparait de la brosse et se mettait à la besogne.

– Impossible de coiffer une tignasse pareille, soupirait-elle. Ah, si tu pouvais avoir les cheveux d'Ida Brandt, les siens ne sont jamais emmêlés.

Karin prenait le relais. Raide comme un balai, je serrais les lèvres : on te donnait toujours en exemple.

Te souviens-tu du jour où maman est allée rendre visite à ta mère ? Je l'accompagnais. Elles ne s'étaient certainement jamais fréquentées auparavant. Pendant qu'elles conversaient dans la salle à manger, nous étions assises dans votre chambre à coucher sur tes petites chaises, coincées entre le lit de ta mère et la fenêtre, et nous nous regardions en nous rongant les ongles. Soudain, j'ai attrapé tes tresses et j'ai tiré dessus ; ta tête s'est cognée

contre le lit. Je tirais, encore et encore, en silence, sans un mot.

Tu ne faisais rien pour te défendre, pas un son, pas une plainte. Tu t'es simplement mise à pleurer, tout doucement... Et – tu le comprends, n'est-ce pas, ma chérie? – je crois que c'est à partir de ce moment-là que je me suis attachée à toi, à cause de la façon que tu avais de pleurer, tout doucement...

La main d'Ida Brandt, qui tenait la lettre, retomba sur ses genoux. Son regard glissait sur la surface des lacs<sup>1</sup>. Elle revoyait leur ancienne maison, avec tous ses détails : le salon dont les meubles ne changeaient jamais de place, la chambre à coucher et ses deux petites chaises, où, avant de se mettre au lit, elle posait ses vêtements, après les avoir soigneusement pliés. Et aussi sa mère, imposante et placide, avec ses cheveux ondulés et sa chaîne d'or autour du cou...

Elle reprit la lecture.

Je me souviens si bien des mercredis après-midi : je venais te chercher à cinq heures pour t'emmener dehors. De sa place près de la fenêtre, ta mère lançait en direction de la chambre où tu étais en train de faire tes devoirs – en apprenant tes leçons, tu semblais toujours vouloir grimper sur le bahut pour les réciter :

– Ida... Idaaaa! – appliquée, tu te bouchais les oreilles en travaillant. C'est Olivia Franck.

Ses grandes aiguilles à tricoter continuaient à remuer, lorsqu'elle m'adressait un signe de tête.

– Assieds-toi, mon enfant.

Je prenais place près de la porte – chez vous, on s'asseyait toujours correctement –, et j'attendais que tu t'habilles : le gilet, le petit châle, la cape, le grand châle. Cela fait, nous prenions congé de ta mère.

– Tu as ton mouchoir, Ida? demandait-elle.

Instinctivement, je glissais ma main dans ma propre poche pour vérifier si j'avais le mien.



– Et soyez sages !

Nous passions devant sa fenêtre, en marchant bien droit, d'un pas mesuré.

Le soir venu, après avoir enlevé les plats et ôté les nappes – je revois ta mère qui prenait la lampe pour la poser sur une autre table : elle le faisait toujours elle-même –, nous faisons des réussites, toi et moi, tandis que ta mère jouait au whist avec les demoiselles – mon Dieu, Erbelin est morte, elle aussi ; elle avait pourtant conservé son double menton jusqu'à la fin –, et quand la vieille Bonnitz se mettait à pouffer de plaisir parce que la chance lui souriait – on aurait cru qu'elle avait le hoquet –, je te faisais du pied sous la table. À huit heures et demie venait l'heure de rentrer ; votre Sofie servait la liqueur de cassis et on nous donnait à chacune une pomme, pendant qu'on apportait mes vêtements afin qu'ils se réchauffent dans la pièce...

– Chaque fois qu'Olivia passe un moment en compagnie d'Ida Brandt, cela se remarque pendant toute la journée suivante, commentait ma mère.

Le dimanche, c'était toi qui venais chez nous, de bonne heure. Tu te rappelles, votre Sofie t'amenait et, en t'aidant à ôter tes vêtements, l'un après l'autre, comme si elle déballait un paquet, elle nous transmettait les « salutations de Madame ».

– Je ne connais personne qui ait ce regard, c'est comme si elle cherchait des grains de poussière sur la surface des meubles, disait maman qui avait sacrément peur d'elle et qui, du reste, se sentait mal à l'aise avec les domestiques des autres.

– Puis-je vous offrir un café ? demandait-elle avec la plus grande courtoisie.

Sans un mot, Sofie s'asseyait sur la chaise près de la bibliothèque en bois sombre et dégustait son café.

Quant à nous, nous étions déjà dehors. Un formidable terrain de jeu, cette ancienne ferme – ah, si je pouvais disposer d'un pareil endroit pour mes garçons ! Nous construisions des « nids » avec du foin dans la grange de

Houmann, nous pataugions dans le grenier à grain de Dessau, toi chaussée de tes bottes de lasting. Mais, doux Jésus, comme je te malmenais ! Je te vois encore, les yeux dilatés par la peur, le bout de la langue sorti – comme lorsque tu étais interrogée sur les conjugaisons –, accrochée au trapèze par les orteils, chaque fois que nous jouions au cirque dans l’atelier.

C’était pourtant bien pire quand les garçons se joignaient à nous pour jouer aux navigateurs. Te souviens-tu des barriques à sucre de Müller, notre « prison des Plombs<sup>2</sup> » à nous, lorsqu’on jouait aux « évadés » ? Le plus terrible, c’était quand ces barriques servaient de cabines, car c’était toujours nous, toi et moi, qui nous retrouvions à l’intérieur au moment où « la tempête faisait rage » et que les deux frères les faisaient rouler « sur la mer déchaînée ». Recroquevillée, tu te couvrais la tête avec le pan de ta robe, comme sous une averse. Ma pauvre...

Un jour, tu déchiras ta robe de mousseline bleue.

Terrorisée, tu passais et repassais ta main sur la déchirure, machinalement, sans un mot. D’abord, je n’avais fait que te regarder ; puis, moi aussi, je me suis mise à frotter le tissu avec les pouces, comme si cela pouvait le réparer.

– Il faut prévenir maman, dis-je d’une voix saccadée.

Nous courûmes à la maison.

– Ida a déchiré sa robe ! lançai-je depuis le seuil.

En prononçant le mot « déchiré », je fondis en larmes.

– Où donc ? !

Tu ne bougeas pas de ta place. Maman s’empara de ta jupe et la tint au bout de son bras tendu, telle une bannière.

– C’est ce que j’ai toujours dit – elle lâcha la jupe –, qu’est-ce qu’elle doit penser de cette maison de fous, Mme Brandt...

Tu tremblais de tout ton corps, mais tu ne pleurais pas. À l’aide de son aiguille à tricoter, maman, aussi effrayée que nous, ramena ses cheveux derrière les oreilles.

– Il faut faire venir mam’zelle Finsen – elle se tourna vers toi. Enlève ta robe !

Karin partit chercher mam'zelle Finsen. Tu enfilas une chemise de nuit de maman, qui continuait à épiloguer sur « cette maison » et sur *ma* robe que je pouvais déchirer si cela me chantait...

– Je vois Mme Brandt!

Entre-temps, j'étais montée sur l'estrade devant la fenêtre.

Maman lâcha la robe, mais se rasséréna aussitôt.

– Elle va au temple.

Nous suivîmes du regard le large dos de ta mère qui traversait la place.

– C'est le pasteur Hansen qui prêche, ajouta-t-elle.

– Non, rectifias-tu d'une voix atone, à peine audible – jusqu'ici, tu n'avais pas ouvert la bouche. C'est le pasteur Schmidt.

Maman croisa les mains sur ses genoux.

– Dans ce cas, elle ne rentrera pas avant midi et demi, fit-elle avec certitude.

Mam'zelle Finsen arriva sur ces entrefaites et expliqua qu'on referait la couture en rentrant un demi-pouce.

– Cela ne se verra pas en repassant l'ourlet sur l'envers, assura-t-elle après avoir examiné la déchirure – la malheureuse donnait toujours l'impression de prendre les mesures de quelque chose. Cela ne se verra pas du tout!

– Vous croyez? Vraiment? – maman écoutait toujours les propos de mam'zelle Finsen comme si cette dernière s'exprimait en latin. Il ne faut surtout pas que cela se voie.

En effet, cela ne se voyait pas. Tu renfilas la robe.

– Tourne-toi, chérie! Tourne-toi encore... Non, cela ne se voit pas. Dieu soit loué, mam'zelle! ajouta maman en croisant les mains sur ses genoux. Bon, maintenant, allons goûter le roulé à la crème.

Le roulé à la crème était, aux yeux de maman, le tribut à payer à la couturière. Un petit bout de biscuit restait toujours collé à la lèvre inférieure de mam'zelle, dans le pli formé à l'endroit où elle avait l'habitude de mordre le fil.

Le soir, Sofie venait te chercher ; je vous accompagnais. Ta main serrait la mienne durant tout le trajet.

– Elles sont en train de jouer aux cartes, te dis-je lorsque nous passâmes devant l'entrée du dépôt. J'ai vu les ombres des demoiselles sur votre voilage blanc.

– Oui, répondis-tu d'une petite voix angoissée.

Nous entrâmes, nous nous devêtîmes et fîmes le tour de la pièce pour les saluer, moi d'abord, toi ensuite.

– Ida, as-tu été sage ?

– Oui, murmuras-tu.

Tu venais de mentir, pour la première fois de ta vie, mon amie.

– Bien, alors, va te coucher. Tu sais que les lundis tu as ta leçon à sept heures. Bonne nuit.

Tu reçus un baiser sur le front et te retiras.

– Au revoir !

Ce cri m'avait presque échappé ; je courus à la maison et lançai à maman d'une voix essoufflée :

– Ils n'ont rien vu !

– Dieu soit loué – elle s'assit, épuisée, sur le canapé, puis ajouta : Après tout, cela ne ferait pas de mal à Ida de commettre parfois une bêtise.

Entre-temps, je m'étais discrètement faufilée près de la fenêtre pour faire mes devoirs.

– Puis-je te poser une question, Olivia ? reprit maman. C'est *maintenant* que tu commences à apprendre tes leçons ?... Penses-tu qu'Ida Brandt vole des bougies pour lire dans son lit ?

Ida Brandt replia la lettre et resta un long moment le sourire aux lèvres, la tête appuyée contre le chambranle. Sur les berges, les lampadaires s'allumaient, les uns après les autres. Elle entendit Joséphine apporter le repas du soir, puis s'en aller; dans la salle A, les vieux se retournaient dans leur lit.

Elle s'accorda encore quelques instants de repos.

Le grincement des clés dans la porte menant au service des femmes la fit tressaillir. Elle sauta à terre, en renversant la chaise.

... Et si c'était le médecin en chef? Il avait coutume de venir à l'improviste – et elle n'avait pas encore allumé les lumières...

Mais ce n'était que M. von Eichbaum de l'administration.

– Me permettez-vous de passer par là, mademoiselle?

– Je vous en prie.

Elle entreprit d'allumer les lampes, tremblante d'avoir été prise au dépourvu.

M. von Eichbaum attendit qu'elle achève sa besogne.

– Comme c'est drôle, fit-il de sa voix légèrement nasillarde. Depuis que je travaille dans cette fichue administration, il m'arrive souvent de penser à notre vieux Ludvigsbakke.

– C'est parce qu'on y était bien, répondit Ida – on devinait à sa voix qu'aussitôt elle revoyait la propriété. Les alentours de Brædstrup sont si beaux.

– Oui, pas mal – il clappa des lèvres. Mais c'est du passé...

Elle apporta un escabeau pour allumer le bec de gaz au-dessus de la porte de la salle A.

– Il faut dire que des personnages comme le vieux conseiller d'État, on n'en rencontre pas souvent, ajouta-t-il.

Ils échangèrent encore quelques phrases, puis Ida descendit de l'escabeau et gagna la salle A. Le patient, assis dans un fauteuil noir, leva la tête et suivit de ses grands yeux ombragés les mouvements d'Ida qui allumait la lampe sur sa table.

– Au fait, qui est-ce? lui demanda M. von Eichbaum, lorsqu'elle revint.

– Je ne sais pas vraiment... un «professeur». C'est le seul dont j'ai un peu peur, ici, répondit-elle avec un sourire.

Eichbaum se mit à rire.

– Pourtant, il semble très calme.

– C'est vrai... mais il a l'air d'un fantôme...

– Un fantôme?

– Oui, fit Ida un peu embarrassée, le fantôme d'un être vivant.

Sans se départir de son rire – ni la lâcher du regard –, M. von Eichbaum lui lança un «Eh bien, au revoir, mademoiselle!», s'inclina et partit en refermant la porte derrière lui. Ida monta de nouveau sur l'escabeau, cette fois-ci pour allumer la lampe au-dessus de la porte de la Grande Salle. Des gémissements aigus lui parvenaient du service des femmes : c'était Mlle Benjamin, elle devenait toujours agitée à la tombée de la nuit.

En répartissant les rations de beurre pour le repas du soir, Ida Brandt chantonnait doucement, sans même en avoir conscience : elle pensait encore à la lettre d'Olivia.

Ainsi qu'au Ludvigsbakke.

Les malades réquisitionnés pour la corvée étaient revenus et tournaient à présent en rond dans le vestibule, sans faire attention les uns aux autres; leurs semelles claquaient sans arrêt contre le sol.

Bertelsen, l'escogriffe «déconnecté», venait sans cesse dans la cuisine pour se laver les mains, rougies par le froid; toutes les dix minutes, il éprouvait ce besoin, comme s'il voulait se laver de quelque terrible péché.

– Allons donc, Bertelsen, vous êtes tout propre, lui fit remarquer Mlle Brandt.

– Oui – il interrompit sa besogne comme si, tout à coup, il l'avait oubliée, s'approcha de la table et suivit les mouvements d'Ida, pour autant qu'il en fût capable. Mais pourquoi suis-je ici? demanda-t-il soudain – avant de répéter avec insistance : Pourquoi suis-je ici, pouvez-vous m'expliquer?

À chaque reprise, sa voix montait d'un cran.

– Pour retrouver la santé, Bertelsen, répondit Mlle Brandt sans interrompre son travail.

– La santé! – il éclata d'un rire bruyant, qui laissa apparaître une rangée de dents étincelantes, la seule partie de son visage qui semblait dotée d'une couleur propre. La santé, ici, où l'on est enfermé!

– Et maintenant, vous allez manger, Bertelsen, et cela vous fera un jour de passé. J'arrive, lança-t-elle en direction de la Grande Salle, où deux malades installés devant les tablettes près de leur lit trépignaient d'impatience. J'arrive tout de suite.

Elle s'arrêta devant la porte de Mlle Petersen et prêta l'oreille : l'infirmière dormait si profondément que même de l'extérieur on entendait sa respiration.

– Mlle Petersen, appela Ida en frappant à la porte. Réveillez-vous!

Le bruit de respiration cessa, et un faible « Oui » ensommeillé s'éleva. Mlle Petersen était de garde la nuit. Ida sortit avec le plateau dans le vestibule où l'homme à la ceinture continuait à tourner en rond.

– Vous allez manger, Schrøder, lui dit-elle s'arrêtant devant lui, comme si elle parlait à un sourd.

– Mmm, fit-il l'air hébété.

– Vous allez manger, Schrøder, répéta-t-elle.

– Mmm.

– Dépêchez-vous – elle parlait très distinctement –, les *docteurs* ne vont pas tarder.

Elle le conduisit vers la table.

On entendit les médecins monter les marches, les clés grinçèrent dans la serrure. L'assistant du chef de service entra,

escorté de deux internes et de Mlle Helgesen, l'infirmière en chef. Le registre à la main, elle faisait penser à un greffier portant un dossier d'instruction.

Les malades se levèrent de table; les trois vieux alités suivirent les médecins de leurs yeux éteints.

– Rien à signaler?

– Non, monsieur le docteur.

Le médecin se rendit seul dans la salle A et ferma la porte derrière lui.

Quam, l'interne, s'assit sur la table du couloir en balançant les jambes.

– Seigneur, quelle journée! Onze hospitalisations, dont un lavage d'estomac.

– Opium? lui demanda Mlle Helgesen sur un ton impassible, comme à un infirmier.

– Oui, un apprenti forgeron. Une histoire d'amour, à ce qu'on raconte, et maintenant cela fait cinq heures que deux aides-soignants le promènent dans le couloir. Seigneur, ajouta-t-il en bâillant, que les gens n'arrivent pas à prendre ces choses-là calmement... Qu'en pensez-vous, Mlle Brandt?

Il sauta à terre : le médecin en chef revenait.

– Le patient a besoin d'air frais, lança-t-il sans s'arrêter, il se dirigeait déjà vers le service des femmes.

Quam, qui le suivait, s'immobilisa sur le seuil et tira sur son pantalon blanc – lors des rondes, il portait toujours un pantalon de sport blanc –, comme s'il voulait chasser la poussière de ses pieds.

Ida donna à manger aux trois vieillards; elle avait une façon bien à elle, très douce, de les faire s'asseoir sur le lit.

Mlle Petersen sortit de sa chambre, encore mal réveillée.

– Quelle heure est-il? demanda-t-elle – à chaque pas qu'elle faisait, ses hanches se balançaient délicatement. Ma montre s'est arrêtée.

– Il est tard, fit Ida.

Il était toujours tard, lorsque Mlle Petersen se levait le soir.

– En effet... C'est gentil de m'avoir attendue! – elle sortit



les clés (ses doigts aussi remuaient sans cesse d'une drôle de façon). J'avais me faire un thé.

Habitée à devoir attendre les autres pendant une demi-heure après la fin de sa garde, Ida lui fit un signe, s'installa près d'une lampe dans la Grande Salle et se mit à coudre.

Comme elle se souvenait bien de lui – maintenant qu'elle y repensait –, de lui et de sa mère, là-bas, au Ludvigsbakke. Mme von Eichbaum, qui avait sa place au bout de la table aux côtés du conseiller d'État, faisait à heure régulière sa promenade quotidienne, au cours de laquelle elle se reposait sur un banc en pierre dans l'allée qui menait au « Logis ».

– Tiens, disait-elle, voici la petite demoiselle Brandt !

Chaque fois, elle semblait redécouvrir son existence.

Assis sur le bord du lit, leur caleçon de laine retroussé, les trois malades jouaient aux cartes, tandis que Schrøder en chemise, les jambes pendantes, tel un pantin, n'était toujours pas couché.

– Mettez-vous au lit, Schrøder.

– Oui, répondit-il, la tête penchée, sans bouger d'un iota.

Ida dut se lever ; Schrøder avait du mal à faire mouvoir ses jambes, comme si cette opération demandait réflexion.

– Voilà – elle tira sur la couverture –, vous êtes beaucoup mieux, n'est-ce pas ?

Elle le borda, puis intima à Bertelsen, que les cartes rendaient violent, de baisser la voix. En entendant le bruit des clés de Mlle Petersen, elle rangea son ouvrage, il ne restait qu'à aérer la salle A.

Installé devant la table, le patient leva un instant les yeux et se remit aussitôt à remplir ses grandes feuilles. Lentement, il traçait d'interminables colonnes de chiffres.

– Je viens pour aérer, annonça Ida, en ouvrant la partie haute de la fenêtre.

Il ne répondit pas et continua à écrire. De l'autre côté du mur, on distinguait la voix de Mlle Benjamin – on pouvait croire qu'elle était dans la pièce.

En sortant, elle trouva Mlle Petersen debout devant le judas.

– En v'là un qu'on s'en passerait volontiers, fit-elle dans son

patois natal (originaire de Flensburg, elle avait conservé son accent).

Elles observèrent le malade qui se leva avec précaution et alla lentement s'asseoir dans l'embrasure de la fenêtre. Immobile, il fixait le ciel étoilé.

– Qu'est-ce qu'il peut bien compter? s'étonna Mlle Petersen.

– Le Dr Quam prétend qu'il veut découvrir des lois mathématiques.

– Le pauvre!

Mlle Petersen, qui n'avait rien compris, rejeta la tête en arrière avec un mouvement qui se voulait gracieux.

Elle partie, Ida déverrouilla la porte menant au service des agités : deux garçons de salle traînaient un corps inerte dont les bras pendaient par-dessus leurs épaules.

Sur un banc près de la fenêtre, Joséphine donnait à manger à deux hommes apathiques.

– Quelle corvée, voilà cinq heures que ça dure, fit-elle en indiquant les garçons de salle.

Les deux hommes s'attardèrent un instant près de la porte menant au service « calme », vers laquelle se dirigeait Ida ; l'un d'entre eux désigna le corps inerte à la tête pendante :

– C'est pourtant un brave gars.

– Sûrement.

Ida scruta le visage à la bouche béante, pareil à un masque.

Les garçons de salle firent demi-tour et reprirent leur déambulation.

Dans le service « calme », les portes des cellules restaient ouvertes, les malades sommeillaient dans leur lit. Dans le réfectoire, Mlle Friis, qui avait un soir de congé, s'apprêtait à aller au théâtre ; sur la table devant elle on voyait des jumelles et une paire de gants longs.

– Tiens, s'exclama-t-elle, voici notre « petite ». Venez m'aider!

Elle tendit sa main à Ida qui était toujours là pour « aider ».

– Je suis très en retard.

Ida était en train de lui boutonner ses gants, quand Mlle Helgesen, l'infirmière en chef installée derrière la machine

à thé dans sa posture favorite, bras croisés, fit entendre sa voix de stentor :

– Combien avez-vous payé ce tissu ?

– Merci, ma petite.

Mlle Friis jeta un dernier regard dans le miroir au coin de la pièce. Soucieuse de son apparence comme une jeune femme de vingt-deux ans qu'elle avait été dix ans auparavant, elle tenait à reproduire exactement les mêmes plis autour de ses tempes.

– Je l'ai reçu en cadeau d'un cousin d'Aalborg, répondit-elle au sujet du tissu.

Les demoiselles Krohn et Berg, qui sirotaient leur thé à l'autre extrémité de la table, intervinrent :

– Dire que bientôt il faudra penser à se procurer une tenue d'hiver...

On se mit à parler chapeaux.

– Moi, je les confectionne moi-même, fit savoir Mlle Helgesen.

Une haute silhouette surgit sur le seuil :

– Hum, ça sent bon ici !

Mlle Koch, l'infirmière en chef du service des femmes, porta sa main blanche à son large nez, tout en examinant Mlle Friis.

– Je ne supporte pas l'odeur du phénol en dehors de l'établissement, expliqua celle-ci, enfin prête, les jumelles à la main. Bonsoir !

Mlle Koch vint s'asseoir au coin de la table, en croisant les mains sur les genoux, comme le font les hommes :

– Puis-je rester un petit moment ?

Mlle Helgesen, opina du chef, toujours derrière la machine à thé.

– Mlle Friis s'intéresse beaucoup aux vêtements, ajouta-t-elle.

Milles Berg et Krohn continuaient à parler chapeaux.

– Achetez-vous une paire de bonnets de cuir, mes filles, c'est inusable, leur lança Mlle Koch en grattant sa chevelure grisonnante enroulée sur la nuque telle une corde.

Les autres rirent, tout en poursuivant leur discussion : il fallait que le couvre-chef se marie avec la coiffure. Elles

s'emparèrent du sujet, tandis que les deux infirmières en chef évoquèrent les nouvelles hospitalisations.

– Aujourd'hui, il y en a eu onze, fit Mlle Helgesen.

– Oui, une dure journée, renchérit Mlle Koch.

Mlle Berg, pour sa part, n'arrivait pas à s'imaginer sans une frange :

– Il est vrai, ajouta-t-elle, que si on avait des cheveux comme Brandt... Mon Dieu, Brandt, dire que vous ne les faites même pas friser !

– Non, ils sont comme ça.

Mais Mlle Berg entreprit de crêper la frange d'Ida avec un peigne :

– Voilà, c'est autre chose, sinon, on a l'impression qu'ils ont été peignés à l'eau.

Mlle Krohn, qui les observait, les mains posées sur la table, changea de sujet :

– Au fait, l'avez-vous vu, ce nouvel employé de l'administration ? Avec sa raie au milieu, on dirait...

Elles parlaient de M. von Eichbaum. Mlle Helgesen lança de son bout de table :

– À mon avis, c'est quelqu'un de bien.

Mlle Koch ajusta les lunettes sur son nez, comme pour mieux voir :

– Hum, ce doit être un sacré coureur de jupons.

– Je le connais, fit Ida qui se tenait immobile avec sa chevelure crêpée, depuis le Ludvigsbakke – elle articulait toujours le nom de la propriété un peu plus lentement que tous les autres mots.

Mlle Krohn pianota sur la table, comme si elle jouait une polka :

– Le gars se promène en pantalon à sous-pieds.

Mlle Koch, qui elle aussi était du coin, se mit à parler du Ludvigsbakke en évoquant le vieux conseiller d'État et son épouse :

– À l'époque, elle n'était déjà plus de ce monde, n'est-ce pas ?

– Oui, Madame était morte, répondit Ida.

– Une femme formidable, reprit Mlle Koch. À l'âge de quatre-vingts ans, elle buttait elle-même ses betteraves, une paire de chaussettes d'homme enfilées par-dessus ses souliers.

Mlle Koch rit à la pensée de feu Mme le conseiller et de ses chaussettes de laine.

– C'était il y a trente ans... – Mlle Koch rectifia sa tenue, elle avait ce tic quand elle se levait. Eh oui, ce sera notre sort à tous. Vous montez, Brandt?

– Tout de suite.

– Moi aussi. Bonsoir!

Elles refermèrent la porte du service «calme», parvinrent à l'escalier et s'arrêtèrent devant la chambre de Mlle Koch qui continua sur un tout autre registre, en pensant au Ludvigsbakke :

– C'était un endroit magnifique. Bonne nuit, Brandt.

– Bonne nuit.

Ida monta l'escalier, ouvrit la porte du grenier et gagna sa chambre. Elle alluma la lampe dont l'abat-jour était orné d'un papillon – la pièce regorgeait de babioles qu'elles avaient confectionnées, elle et Mlle Roed, pendant leurs gardes de nuit – et s'attarda devant le bureau pour regarder une photographie : le Ludvigsbakke avec son bâtiment principal, tout blanc, son nouveau mât de pavillon au centre de la cour, et ses jeunes habitants installés sur les marches du perron.

M. von Eichbaum était du nombre. Oui, il était là... elle n'y avait pas pensé pendant longtemps. Mais elle se souvenait parfaitement : le cliché datait de l'année où il était revenu de son école en Suisse ; il passait alors des journées entières à se prélasser sur la pelouse...

Et voilà le conseiller d'État en personne, debout près du mât...

Elle ouvrit l'abattant du secrétaire et sortit d'autres images. Voici l'étang... Elle sourit. En été, lorsqu'il n'avait pas plu et que le niveau de l'eau était bas, tous les messieurs, ainsi qu'Agnès Linde, y barbotaient jambes nues, parmi les poissons. Comme ils s'amusaient ! Mais un jour, Agnès Linde s'était fait

mordre au mollet par un brochet, et on avait dû faire venir le Dr Didrichsen.

La dame avec le parasol blanc, c'était Mme von Eichbaum.

Ida referma les tiroirs – qui contenaient encore une foule d'objets appartenant à sa mère –, puis, tout en se déshabillant, sortit la lettre d'Olivia et la posa à côté du lit. Elle aimait, en se couchant, garder ses lettres sous l'oreiller, comme pour les avoir plus près.

Elle déplia un des feuillets. Olivia commençait toujours par une petite écriture serrée, mais, à mesure qu'elle écrivait, ses caractères devenaient de plus en plus gros, de plus en plus irréguliers :

C'étaient les temps anciens, va savoir où ils sont passés... Je nous vois encore à l'église, lors de la confirmation, en aube blanche, cheveux lisses, visages gonflés et rougis par les larmes. Et le vieux pasteur Bacher. D'ailleurs, il n'a plus la côte, le pauvre : tout le monde va chez le pasteur Robert ; dernièrement il n'avait que vingt-sept fidèles en tout et pour tout.

Doux Jésus, que tu m'obligeais à réciter les psaumes...

– À mon avis, Ida est la plus jolie des confirmées, disait maman. Cette petite a quelque chose dans son maintien, une façon de porter la tête, *légèrement* inclinée... quelque chose que les autres n'ont pas...

Et la tenue que tu arborais le lendemain, bleue à petits pois blancs...

Ensuite, nous avons appris à nous familiariser avec les robes longues et à marcher avec ! Maman avait dû coudre des ruches supplémentaires pour dissimuler mes poignets rougeâtres. Nous voici au milieu des autres, gauches et timides dans nos robes noires, au col plissé, et quand je pense à tous les bourrelets dont on avait garni la mienne, à la poitrine...

Notre premier bal devait avoir lieu avant Noël. Les trois semaines qui précédaient, j'avais dormi avec les gants.

– On ne peut pas aller au bal avec les mains dans cet

état, disait maman. Ida, qui, chez elle, aide au ménage, a pourtant des mains plus fines.

Nous partîmes avec la voiture de Jensen, sur le siège arrière, recouvert d'un drap de lin, les jupes relevées au-dessus de nos têtes; maman se tassait à l'avant, et, debout, derrière le cocher, votre Sofie serrait fièrement le paquet avec tes souliers...

Et l'affreux local du Club, décrépi, aux murs couverts de taches d'humidité! Et son paravent gris! Tu te souviens de ce paravent? Mme Ferder s'y retirait pour frotter le cou d'Inka avec un mouchoir humide.

– Olivia, disait la voix de maman, si seulement tu pouvais te taire un peu...

Les mères mettaient la dernière touche à la toilette de leurs filles, chacune dispensant ses *propres* conseils. Nous attendions, les bras rougis, un sourire angoissé aux lèvres.

– Ah, madame Franck, les vôtres sont ravissantes, disait Mme Ferder.

Une pochette béante, remplie d'épingles, était fixée à son corsage pour lui permettre de reprendre au besoin la tenue d'Inka.

On frappa à la porte :

– Ouvrez! Ouvrez!

C'était Nina Stjernholm enveloppée dans son manteau de fourrure :

– Bonjour, mes enfants, bonjour, mes chéries, j'arrive si tard, répétait-elle en secouant la tête et en faisant voltiger ses boucles. Ma chère madame Franck, où sont donc vos «poulaines»?

Elle écarta la grosse Mme Eriksen pour mieux nous examiner :

– Ravissantes, ravissantes! Et moi, comment me trouvez-vous, madame Franck?

Elle se mit à tourner devant le miroir pour réajuster sa coiffure – tiens, tu te rappelles le jour où son chignon resta accroché au parapluie de papa?

– Mais, Nina, c'est tout de travers...

– Ah, vraiment ?

Nina tira sur son corsage, puis sur sa jupe, aidée par maman :

– Comment se fait-il que vos vêtements soient toujours si mal ajustés, Nina ?

Avec la force du désespoir, maman tâchait de resserrer les bretelles.

– Mon amie, disait Nina, rieuse, soyons gentilles avec les messieurs âgés... Êtes-vous invitées pour la première danse ?

La question s'adressait à nous.

– Pas Ida...

– Dans ce cas, Mlle Brandt, restez près de moi, j'ai en réserve quelques jeunes lieutenants qui se sont battus à Fredericia<sup>3</sup>... Moi, je prends le Grand-Veneur.

Le maître de bal tambourina à la porte : ces dames étaient-elles prêtes ? La musique se faisait déjà entendre.

– Allons-y !

Nina ouvrit la porte.

Le regard fixé sur le grand lustre, qui semblait entraîné par le même mouvement, je dansais avec Adolf Black, aussi mal à l'aise que moi, car vêtu d'un frac. J'entendis la voix de maman : « Olivia, ton dos ! » ; puis je te vis, toi, qui nous suivais, menée par un lieutenant qui se mordillait la moustache...

Tu te rappelles, on était toujours obligé de guider Adolf avec le coude, une sorte de gouvernail, pour l'empêcher de perdre la cadence.

Comme le parquet brillait et comme nous dansions !

Tu t'arrêtas un instant devant maman et lui serras les mains :

– Ah, madame Franck, lui dis-tu avec ton rire si doux, que c'est bon de danser !

Nina était épatante. Un mouchoir fourré dans le corsage, elle apostropha son partenaire :

– Monsieur le chambellan, ne me regardez pas ! Mme Franck prétend que mon décolleté est trop profond...



– Nina! s'écria maman à l'autre bout de la pièce.

Les moulinets se succédaient, Inka Ferder tournoyait, son voile bleu autour des bras, tandis que Nina s'était arrêtée au milieu de la piste, afin que le Grand-Veneur noue ses souliers.

– Nina! cria maman.

– Mais, madame Franck, qu'y puis-je si mes lacets se sont défaits?

Sans cesser de rire, elle alla s'asseoir parmi les vieilles dames, pendant que nous, nous continuions à danser. J'entendis le capitaine Bergfeld dire à maman :

– Cette petite qui a l'air si douce est charmante.

La « petite » en question, c'était toi, ma chérie; et le capitaine, crois-moi, était un connaisseur.

Eh oui, quelle époque délicieuse! En été, le « cercle » se réunissait en plein air; nous nous installions sous les arbres derrière le pavillon pour lire à haute voix. Nina, qui en avait vite assez, fermait le volume avec force et entamait une chanson. Nous riions, puis nous nous joignons à elle, et nos voix s'élevaient vers la frondaison des tilleuls, vers le ciel...

Vint l'automne, et ta mère tomba malade.

Tu te trouvais chez nous, te rappelles-tu, lorsque Sofie vint te chercher. Tu t'es levée de table, et tu es partie, sans un mot, sans un au revoir, pour rattraper Sofie qui était déjà dans la rue. En croisant Mlle Fischer, tu as échangé quelques mots avec elle, avant de poursuivre ton chemin, de plus en plus vite.

Je me tenais debout près de la fenêtre. J'avais voulu t'accompagner, mais... je ne sais pas... j'avais tellement peur... et si elle était déjà morte? Je me tournai vers maman :

– Tu viens?

Nous nous habillâmes et nous rendîmes chez vous. Dans le vestibule, les meubles n'étaient plus à leur place : on avait dû soulever et porter ta mère... Le docteur arriva, trouva la pièce encombrée, ordonna à tout le monde de

partir. Mlle Fischer, éplorée, courait avec une coupelle remplie de glaçons :

– Jamais elle n’a voulu suivre les conseils, jamais elle n’a voulu...

Cette nuit-là, je suis restée veiller avec toi, dans la salle à manger. Nous entendions le tic-tac des horloges, dont la voix éraillée marquait les heures qui s’écoulaient lentement, très lentement.

Nous entendions la garde-malade, qui changeait les poches de glace, chuchoter quelque chose à Sofie, puis nous écoutions de nouveau le tic-tac...

Depuis, tu as dû veiller tant de nuits, ma pauvre.

Adieu, ma chérie. Que la nouvelle année t’apporte beaucoup de bonheur ! Nous tous, les habitants de la Villa, te le souhaitons, tu le sais, n’est-ce pas ?

Je t’embrasse, vu les circonstances, même si, comme tu le sais, j’ai horreur des cajoleries entre amies. Les garçons me prient de te saluer de leur part.

TON OLIVIA

À l’instant où Ida s’apprêta à ranger la lettre, soigneusement pliée, sous son oreiller, on frappa à la porte, trois petits coups :

– Ouvrez-nous !

Mlle Kjær et Mlle Øverud du service des femmes se hâtèrent de refermer la porte.

– Voici quelques gouttes pour trinquer, chuchota Mlle Kjær en dévoilant une bouteille de couleur marron. À la santé de ma sœur...

– C’est vrai, fit Ida, elle se marie aujourd’hui.

– Oui, la voilà casée, dit Kjær.

Les visiteuses parlaient très vite et très bas, comme si le curaçao était issu de la contrebande.

– La mère Koch est déjà couchée, poursuivit-elle. Øverud, vous avez les verres ?

Avec précaution, Mlle Øverud sortit de sa poche trois petits verres ; les visiteuses approchèrent leur chaise du lit d’Ida et

s'assirent. On avait posé la bougie sur la couverture, et la bouteille par terre, comme pour la camoufler.

– Santé! s'exclama Mlle Kjær.

Chacune vida son verre.

– Aujourd'hui, au mariage, ils sont au moins une quarantaine, dit Mlle Kjær, rêveuse, le verre à la main – de sa paume, elle frotta le bout de son nez, exactement comme le faisait Mlle Koch, l'infirmière en chef. Il était temps : ils ont dû attendre plus de cinq ans, quand Poulsen travaillait à la poste. Cet été, je suis retournée là-bas ; un jour, je devais aller les chercher dans le bois : Poulsen était en congé un dimanche sur trois. Et qu'est-ce que j'ai vu? – elle eut un rire. Étendu par terre, la tête sur le châle de Marie, il ronflait, pendant que la malheureuse cueillait des framboises, en marchant sur la pointe des pieds... Eh oui.

Elle trinquait avec Mlle Øverud qui, en souriant, fit remarquer :

– Comment ne pas s'endormir quand on est ensemble depuis tant d'années!

– Et maintenant ils vont à Samsø? demanda Ida.

– Oui, seize cents couronnes plus la pension complète.

Elles se turent un instant, puis Mlle Kjær reprit sur un autre ton :

– Henriette m'écrit que les filles ont décoré l'église. Elle est si belle, notre église, quand elle est décorée, ajouta-t-elle après une pause.

– La dernière fois que j'ai aidé à parer une église, énonça Mlle Øverud dans son patois, c'était pour le mariage d'Anna Kjærebølling. Vous la connaissez, mademoiselle Brandt, elle vient de Broholm.

– Oui, fit Ida, elle a des enfants délicieux.

– De vrais petits anges.

Mlle Kjær fixait le mur devant elle :

– À mon avis, les enfants, c'est ce qu'il y a de mieux dans le mariage, dit-elle lentement.

Un silence se fit. Les trois femmes, dont le visage semblait soudain durci, regardaient la flamme de la bougie qui vacillait :

– Eh bien, à leur bonheur ! fit Mlle Kjær en vidant son verre.

– À leur bonheur, reprirent les autres en trinquant avec elle.

Mlle Kjær se leva précipitamment :

– Il faut y aller !

La bouteille à la main, elle se dirigea vers la sortie ; mais ses pensées s’attardaient encore du côté de sa sœur, et elle ajouta sur le même ton, comme si elle les suivait :

– Demain, ils seront sur l’île, à Samsø.

– Bonne nuit.

– Bonne nuit.

Ida referma la porte, écouta leurs pas résonner dans le grenier, puis regagna son lit. Sa tête était lourde, mais elle n’avait plus sommeil. Elle songeait à Olivia et à ses enfants, à Nina avec ses quatre grands garçons, qu’elle avait vus l’an dernier, puis à son propre père et à leur maison, là-bas au Ludvigsbakke.

Elle revoyait la façade blanche du logis du régisseur du domaine, les pièces, toujours immaculées et qui respiraient le calme, les fleurs – quatre pots peints sur chaque rebord de fenêtre –, les coquillages de son père, qu’elle n’avait pas le droit de toucher, et qui luisaient dans les coins.

Elle revoyait le bureau. Petite, quand elle venait l’avertir qu’on allait se mettre à table, elle frappait sur la partie basse de la porte, puis entrait. Son père était assis devant la table verte, vêtu de sa lévite en toile et coiffé de son vieux chapeau de paille : il avait l’habitude d’ôter ses « cheveux » au bureau. Elle escaladait le grand fauteuil, s’y installait et attendait parmi les « oiseaux du père », immobiles dans leurs vitrines.

La mère apparaissait dans l’encadrement de la porte :

– Brandt, le repas est prêt.

– Oui, mon amie... La petite est-elle déjà là?... Bon...

Il prenait Ida dans ses bras, à la fois tendre et distrait :

– On arrive, mon amie, on arrive.

– Brandt, ton chapeau ! disait la mère.

Ils rentraient. Ida trottinait aux côtés de son père qui la serrait contre lui si fort qu’elle trébuchait sans cesse, se heurtant à ses bottes.

– Brandt, disait la mère, quelle façon de marcher avec la petite !

Après le déjeuner, père s’installait sur le canapé, le visage recouvert d’un mouchoir ; mère prenait place sur sa chaise près de la fenêtre. Peu après, tous les deux dormaient.

Sur la pointe des pieds, Ida faisait le tour de la maison – à l’intérieur, elle portait des chaussons – pour entrouvrir les portes, s’asseyait sur un tabouret et attendait que ses parents se réveillent.

Dans l’après-midi, mère amenait Ida prendre un café chez les Madsen. Le bâtiment de l’école se trouvait près de la grand-route. On voyait passer les voitures ; tiens, voilà la femme du pharmacien de Brædstrup, elle venait de s’acheter une machine à coudre, à Copenhague. Bien sûr, elle l’avait montrée à Mme Madsen, mais celle-ci se disait préférer piquer à la main.

Mère opina du chef :

– Mais eux, à la pharmacie, ils essayent tout, vous le savez bien.

Installée sur une petite chaise, Ida apprenait à tricoter. Elle disposait même d’une petite tasse à son propre usage.

Au retour, mère et Ida longeaient les dépendances. Deux lumières solitaires brillaient : l’une chez Mlle Schrøder, l’autre, plus loin, chez le régisseur.

– Bonsoir !

La voix appartenait à Lars Jensen, le maître valet, qui venait de se lever de son banc.

– Bonsoir, répondait mère avant de tourner dans la sombre allée menant à la maison.

Elles étaient accueillies par des éclats de rire qui leur parvenaient jusque dans le couloir. On reconnaissait le garde-chasse venu prendre le thé. Mère alla mettre l’eau à bouillir. Ida fit la révérence à son épouse, cet être minuscule qui avait mis au monde onze garçons et dont les yeux s’agrandissaient à chaque accouchement. Elle s’inclina ensuite devant le garde-chasse.

– Comment va, ma petite ?

Le géant au cou qui devenait tout rouge lorsqu’il riait

s'empara d'elle et la lança en l'air, avant même qu'elle eût le temps de se redresser.

– Doucement, Lund, doucement, s'interposa sa femme, tu as l'habitude de batifoler avec tes garçons.

– Bah, répliqua-t-il sans cesser de faire virevolter la fillette, ça lui fera du bien, ça fouette le sang.

On passa à table.

– Ah, soupira Mme Lund, si seulement on pouvait apprendre à tenir le ménage aussi bien que vous, madame Brandt!

En effet, les invités du régisseur étaient toujours royalement traités, tandis que chez le garde-chasse l'ordre laissait à désirer : onze rejets, c'était beaucoup...

On échangea des nouvelles du coin, puis vint le tour de la machine à coudre. Le garde-chasse était allé voir comment elle fonctionnait :

– Elle méritait d'être vue de plus près, cette merveille.

– C'est un engin manuel? s'enquit Mme Brandt.

– Oui, mais allez savoir si c'est solide!

– C'est vrai, opina sa femme, pourtant, ce doit être bien d'en avoir une dans une famille où il faut coudre des vêtements pour un grand nombre.

Lund se contenta de rire :

– Quand on est née Silberhjelm – l'épouse du pharmacien tenait à faire figurer ce nom, son nom de jeune fille, sous celui de Mogensen sur les cartes de visite –, c'est trop fatigant de faire un peu de couture à la main.

– Chez eux, remarqua Mme Brandt en tendant le plateau aux invités, on court constamment après les nouveautés.

– Cela se comprend, renchérit Mme Lund, lorsqu'on n'a pas de vrais soucis...

Et aussitôt, sans transition – elle parlait toujours comme si elle voulait réduire son interlocuteur au silence –, elle se mit à évoquer le prix du beurre :

– Levy vient de nouveau de baisser le sien de quatre sous.

Mme Brandt s'en étonna : pour sa part, elle avait gardé le même.

– Eh oui! – Mme Lund hocha la tête (sur sa nuque, quatre

petites mèches maintenues à l'aide d'un ruban de velours s'entrecroisaient). Cela vient probablement de ce que, chez nous, les choses ne se font jamais de la même manière... Dieu seul sait comment elles se font.

– Allez, on va boire un coup, n'est-ce pas, Lund? fit le régisseur qui, jusqu'ici, ne s'était pas mêlé à la conversation, se contentant de regarder les uns et les autres. Et la petite, elle a eu quelque chose?

Ida était en train de se beurrer une tartine avec un couteau non aiguisé.

– Il faut que les enfants s'habituent, cela leur sera utile, commenta sa mère.

– Santé, Brandt! fit le garde-chasse.

On parla de la date de l'arrivée du conseiller d'État – pas avant un mois ou deux, fin juin, peut-être.

– Quand le meilleur moment pour se promener en forêt sera déjà passé, remarqua le garde-chasse.

La collation terminée, Ida, qui devait se coucher, vint dire bonsoir à son père. Il la souleva et la fit sauter sur ses genoux.

– À force de secouer cette enfant, vous finirez par la mettre en pièces, plaisanta le garde-chasse.

Ida fit le tour de la table et souhaita bonne nuit à tout le monde.

Le garde-chasse et sa femme partirent à dix heures.

– Donne-moi le bras, lui dit-il, il fait noir. Comme elle est restée susceptible, poursuivit-il. Jamais elle n'oubliera qu'à l'époque où on l'a connue elle n'était qu'une bonne... ni le reste.

– Ce sont des gens serviables, objecta sa femme.

Le garde-chasse se contenta de dire :

– En tout cas, elle prend de la place.

– Et leur maison est si bien tenue, reprit sa femme, toujours admirative devant les talents ménagers de ses hôtes.

Les Lund regagnèrent leur domicile.

Pendant ce temps, Mme Brandt rangea et mit sous clé l'argenterie.

★

★ ★

Peu avant l'arrivée du conseiller d'État, Ida avait un goûter d'enfants.

Les petits invités buvaient du chocolat dehors, au pied de la colline qui jouxtait le parc.

Les plus jeunes des fillettes s'alignaient, figées, sur le côté de la table dont les deux sœurs Kroen, vêtues de robes en lainage écossais et portant des boucles d'oreilles, occupaient les extrémités. On était en train de boire et de manger. Mme Brandt, en fichu blanc, faisait le service.

– Je vois qu'Ingeborg n'a rien ?

Ingeborg, la fille unique du président du tribunal de première instance, arborait des mitaines ajourées, ornées de rosettes.

Personne ne disait mot.

Ida, la plus petite, allait de l'un à l'autre pour montrer ses poupées à ceux qui avaient fini de se restaurer ; les deux cadets du garde-chasse, Edvard et Karl Johan, qui avaient toujours les mains sales – « On se demande comment ils font, ces deux-là, pour se salir partout où ils vont », soupirait Mme Lund –, se jetaient comme des affamés sur les parts de gâteau disposées sur les plats.

– Sofie, il n'y a plus rien ! avertissait Mme Brandt qui surveillait la silencieuse assemblée, comme s'il ne s'agissait que de gaver les invités.

– Non, merci, fit Ingeborg, sollicitée de nouveau. Chez nous, on déjeune très tard.

Les deux sœurs Kroen avaient retourné leurs tasses.

Brandt descendit la pente et vint à leur rencontre, le bas de son pantalon, un peu trop long, s'accrochant aux talons de ses chaussures :

– Tiens, voilà ces messieurs-dames. Bien rassasiés ? Parfait ! ...

Il fit le tour de la table, pinçant les joues et égrainant les prénoms, un peu embarrassé, ne sachant que dire. Les fillettes se tortillaient et baissaient les yeux.



– Maintenant, allez jouer! Ils vont jouer, n'est-ce pas? répéta-t-il en s'adressant à sa femme.

– Quelqu'un a peut-être encore faim, objecta-t-elle.

– Non, déclara d'un ton ferme l'aînée des Kroen, au nom de tous.

– Alors allez jouer, répéta Brandt d'une voix indécise, sans savoir exactement ce qu'il entendait par «jouer».

– Au jeu du mouchoir, par exemple, proposa la fille du magistrat, tandis que les autres fillettes, rouges et immobiles, gardaient le silence.

– Oui, voilà, dit Brandt. Les enfants, il faut que ça fasse du bruit, il faut que ça bouge – il s'interrompit, puis, tout confus, ajouta : Mon amie, je vais chercher Schrøder – et il s'en alla.

Les garçons du garde-chasse, réticents à l'égard du jeu du mouchoir, quittèrent la table en maugréant pour aller bouder au pied d'un arbre.

– Tu veux commencer? demanda Ida à Ingeborg, assise sur le banc à ses côtés.

Elle sortit son mouchoir, beaucoup trop petit pour jouer avec.

Brandt traversa en courant le parc et franchit la grille. Dans le bâtiment principal, à travers les portes entrouvertes se répandait l'odeur des rideaux amidonnés et de la propreté.

Montée sur un escabeau au milieu du salon, Mlle Schrøder, qui, d'un geste énergique, avait fait voler ses souliers et qui était à présent en chaussettes, leva les bras :

– Mon Dieu, monsieur le régisseur, vous voulez que j'y aille?!

– Oui, ma bonne Schrøder, il faut que vous veniez... On peine à démarrer, implora Brandt en ôtant ses lunettes. Nous, on ne sait pas amuser les enfants – il tira sur son pantalon. Ils sont toute une flopée.

– Je vois, dit-elle en se grattant la tête, mais j'ai tant à faire...

Elle regarda autour d'elle : il y avait des rideaux partout sur les chaises.

– ... Et les maîtres arrivent demain!

Descendue de l'escabeau, elle enfila ses souliers avec un geste rageur :

– Il fait trop chaud pour rester chaussé, siffla-t-elle.

Elle avait, de toute manière, toujours trop chaud, et dès les premiers jours de juin on la voyait sans cesse traverser le parc, un drap de bain à la main. Elle se baignait dans l'étang et, à l'entendre, rien au monde n'égalait ce plaisir.

– Tant pis, conclut-elle au sujet des rideaux, je les accrocherai ce soir.

Sur la pelouse, les enfants faisaient rouler des couvercles.

– Seigneur de miséricorde, on dirait un enterrement ! Venez ici, on va se remuer !

Elle mit les enfants en rang et le cortège s'ébranla. Ida trotta à ses côtés en tenant sa main ; peu après, Ingeborg, la fille du magistrat, les rattrapa et s'empara de son autre main :

– Regardez, j'ai des souliers vernis !

Les garçons du garde-chasse, qui fermaient la marche, faisaient de leur mieux pour taquiner les deux sœurs Kroen.

On joua à colin-maillard au bord de l'étang. Brandt, qui les avait suivis, se mêla au jeu et se mit à attraper les enfants, ravi :

– Enfin, on les entend !

– Oui – Schrøder rectifia ses manches –, mais j'ai encore douze paires de rideaux à accrocher.

Aussi raides l'une que l'autre, Mme Brandt et Sofie, munies de plateaux, se dirigèrent vers la pelouse pour débarrasser.

Ida ne se sentait pas de bonheur. À deux reprises, elle courut vers Schrøder, lui prit la main et la baisa, sans un mot.

★

★ ★

Les maîtres partaient pour une promenade en forêt ; deux calèches attendaient devant l'entrée. Le conseiller d'État trônait dans la voiture des jeunes filles, tel un évêque. Mme Brandt arriva face au bâtiment principal avec le journal local.

Dans le garde-manger, Schrøder, en nage, mettait la dernière main aux paniers contenant le pique-nique.

– Pouah... pourtant je n'ai rien dessous, se plaignit-elle en

indiquant sa robe en coton. Allez, on va enfin pouvoir ranger les chambres d'amis !

Elle traversa la cuisine, où trois aides réquisitionnées pour l'occasion s'occupaient du repas des domestiques, et gagna les chambres :

– En voilà du désordre.

Les portes entre les pièces étaient restées ouvertes ; personne ne s'était soucié de refermer les malles. Des robes et des chemises traînaient partout. Sans cesser de parler, Schrøder entreprit d'accrocher les vêtements, de ranger les objets.

Mme Brandt, taciturne, allait et venait, soulevait un vêtement, puis un autre, pour en palper le tissu :

– Eh oui, eux, ils *peuvent*...

– Hum – Schrøder, sur le point de sortir, se retourna. Mais pour ce qui est de la lingerie, les gens de Copenhague sont plutôt à plaindre, on voit combien ils doivent souvent faire laver leur linge.

Mme Brandt se taisait – poser des questions n'était pas son genre, elle ne faisait confiance qu'à ses propres yeux gris –, tandis que Schrøder continuait à s'affairer, à ranger et à bavarder :

– Dieu seul sait si l'histoire entre Mlle With et M. Falkenberg mènera à quelque chose... Ils forment un beau couple... Vous savez, les hommes de haute taille et les petites femmes, ça se marie bien... Du reste, c'est une jolie fille, ajouta-t-elle – elle referma une malle, puis changea de sujet : Mlle Adlerberg a un de ces chemisiers, vous savez, celui qu'on aimerait bien avoir. Si on pouvait faire venir de Brødstrup mam'zelle Jensen, juste pour un après-midi...

Jensen était une couturière de Brødstrup qu'on conviait parfois en été pour relever le patron de quelque vêtement appartenant aux invitées.

– Il est d'un rouge Garibaldi, poursuivit Schrøder qui pénétrait déjà dans la dernière pièce abritant deux grosses malles cadénassées et un tas de robes enveloppées dans du tulle et suspendues sur des cintres. C'est la chambre de Mme von Eichbaum.